

LES PETITS PAPIERS

Du même auteur :

Le hasard des sentiments (2023). En collaboration avec Mélanie

Rafin

Nous, les femmes (2023)

La malice de l'écureuil (2023). En collaboration avec Mélanie

Rafin

Un sapin sans dessus dessous (2022)

Comme des oiseaux sans elles (2022)

Il a neigé sur mon île (2021). En collaboration avec Mélanie Rafin

Depuis toujours (2021)

Si tu revenais (2020). En collaboration avec Mélanie Rafin

Peindre les couleurs du vent (2020)

Les ailes noires des abeilles (2020)

Born somewhere (version anglaise D'ici ou d'ailleurs. 2019)

Parfois si loin (2019)

Parfois si proches (2019)

Les petits papiers (2018)

Je rêvais d'une autre vie (2018)

Un matin plus tranquille (2017)

J'ai demandé au hasard (2017)

D'ici ou d'ailleurs (2016)

Après le vent le bonheur (2015)

Le foulard de l'imposture (2015)

Gabrielle DESABERS

**LES PETITS
PAPIERS**

Roman

Réalisation de la couverture :

Matthieu BIASOTTO © 2018. Tous droits réservés

Crédits photos IStock

Correction :

Florence CLERFEUILLE– fclerfeuille@amotsdelies.com

AVERTISSEMENT :

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Les propos et les pensées des personnages ne sont en aucun cas le reflet des pensées de l'auteur.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes de l'article L. 122-5 (2e et 3e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 979-10-424-0000-2

PROLOGUE

La pointe bretonne, février 2009.

En ce dimanche matin, les voitures envahissent le parking de la plage du Petit Minou. Pourtant, ni la saison ni le temps ne justifient cet afflux. Comme souvent, dans le Finistère, il ne fait pas particulièrement froid, mais le vent souffle et des nuages gris suinte une bruine insidieuse. Erwan Kermarrec observe la mer. De belles vagues bien formées portent une multitude de masses noires. À cette distance, les flots semblent balloter des tonnelets échappés d'un bateau en perdition. À mieux y regarder, les rares promeneurs qui osent emprunter le chemin de randonnée qui longe la falaise s'aperçoivent que les moutons noirs qui parsèment les vagues ne sont autres que des surfeurs. La plage du Petit Minou fait partie des lieux de prédilection de ces sportifs.

Attiré par les rouleaux, Erwan rejoint sa voiture et s'empresse de revêtir sa combinaison néoprène. Quelques

minutes plus tard, la planche sous le bras, il pénètre dans la mer. Malgré sa tenue de protection, la fraîcheur de l'océan le saisit. Mais il n'arrête pas sa progression et après quelques mètres, il pose son surf et s'y allonge. Se servant de ses mains en guise de pagaies, il s'éloigne rapidement de la plage pour atteindre les vagues susceptibles de le porter.

Après une heure de sensations et d'efforts intenses pour garder son équilibre et réussir à dompter les déferlantes, Erwan se laisse dériver vers les rochers qui bordent la plage. Il aime s'offrir une pause propice à l'observation des techniques de ses compagnons de glisse. Assis à l'abri de la falaise, il profite du soleil qui point pour se réchauffer tout en admirant les prouesses des surfeurs. Près de lui, dans une mare laissée par la marée descendante, flotte une bouteille. Bien qu'elle soit d'un vert profond, Erwan croit y discerner un objet cylindrique.

1

Brest, janvier 2009.

Premier jour de l'année et premier réveil compliqué ! Un marteau-piqueur s'enfonce dans son crâne. Erwan ouvre difficilement les yeux et s'extraît du lit. Il se dirige à tâtons vers la cuisine, se saisit d'un verre et de la dose nécessaire de paracétamol. En luttant contre la douleur lancinante qui lui enserre la tête, il se vautre sur le canapé. Il sait qu'il demeurera inopérant jusqu'à ce que la molécule chimique ait réussi à se répandre dans tout son organisme. Malgré le flou qui envahit ses pensées, un constat s'impose. Hier, soir de la Saint-Sylvestre, il a fait la fête jusqu'au petit matin, et s'est saoulé. Si cette situation était liée uniquement à cette date exceptionnelle, peu lui importerait de souffrir le martyr ce matin. Mais, comme tout le monde, en ce premier janvier, il ne peut échapper à son bilan annuel. Depuis dix-huit mois qu'il est séparé d'Élodie, il mène une vie dissolue. Les soirées de beuverie se succèdent, il fait de moins en moins de sport,

les conquêtes d'une nuit défilent. Il ne s'aime plus dans ce rôle.

Comme à chaque fois qu'il s'autorise à penser à elle, il se répète qu'il aurait dû s'en douter. Au fil des mois, il en est arrivé à s'en vouloir plus à lui-même qu'à cette femme qui l'a trahi. Déjà, la façon dont leur rencontre s'était passée aurait dû l'alerter. Il était invité au domicile d'une nouvelle journaliste fraîchement débarquée au quotidien dans lequel il travaillait. Cette collègue, Caroline, organisait une réception pour apprendre à connaître l'équipe hors du contexte professionnel. La soirée était très réussie, elle excellait à créer une ambiance chaleureuse et bon enfant. Ils étaient nombreux et dès le début, Erwan avait repéré Élodie. Il aimait les petites brunes et cette jeune femme discrète et à l'air un peu égaré l'attirait. Il se savait bel homme, mais avec le recul, il avait pris conscience que la facilité avec laquelle elle avait accepté ses avances n'était pas liée à son charisme ni à son physique avantageux. Elle s'était présentée comme étant la cousine de Caroline. Elle était venue passer quelques jours à Brest et devait repartir à Paris. À vingt-huit ans, Erwan n'abordait pas encore les relations amoureuses en présageant de l'avenir, une liaison à distance ne lui posait aucun problème. Dès ce premier soir, Élodie l'avait accompagné chez lui.

Tout de suite, au contact de cette femme, il avait ressenti une sensation différente de celles qu'il connaissait. Il ne pouvait s'empêcher de l'admirer et ce n'était pas seulement vers ses fesses que portait son regard. Il avait l'impression de la voir et non pas de la reluquer. Il la trouvait superbe et s'étonnait que tous les hommes de la soirée ne lui aient pas tourné autour. Pendant les trois premiers jours suivant leur

rencontre, ils ne s'étaient pas quittés. Élodie n'était repassée chez sa cousine que pour reprendre son sac avant de sauter dans un train pour Paris. Sur le quai de la gare, Erwan avait été surpris par le pincement au cœur qu'il avait ressenti en voyant le dernier wagon s'éloigner. En général, après trois jours intenses avec une femme, il aspirait à regagner sa liberté. Pour la première fois, sa solitude retrouvée lui pesait.

Ils prirent l'habitude de s'appeler tous les soirs. Erwan découvrait le plaisir d'écouter. Il avait envie de la connaître. Il aimait l'entendre lui raconter son enfance. Il s'offusquait de la moindre injustice qu'elle pouvait vivre dans son travail. Tout chez elle l'attendrissait. Il la trouvait passionnante et pleine d'humour. Il ressentait le besoin de la protéger. Il commença rapidement à devenir insistant pour qu'ils se voient de plus en plus. Elle venait une fois par mois à Brest et lui prenait la route vers Paris à un rythme identique. Les fins de semaine solitaires n'avaient plus la même saveur qu'avant qu'il connût Élodie. Faire la fête avec ses amis ne l'amusait plus. Trois mois après l'avoir rencontrée, Erwan cessa de se voiler la face, il était vraiment amoureux pour la première fois de sa vie. Il voulait qu'elle vienne vivre avec lui. Elle était comptable, elle pouvait trouver un travail à Brest. Mais pour cela, encore fallait-il qu'elle aussi éprouve les mêmes sentiments ! Il décida de se jeter à l'eau : s'il ne se déclarait pas, elle ne le ferait jamais de peur d'être rejetée. Il profita de la pénombre de la chambre après l'amour pour lui chuchoter un « je t'aime » à l'oreille. Depuis ses années d'adolescence, il n'avait jamais dit ces mots-là à une femme. Dans l'obscurité, il devina le regard incrédule qu'elle lui lança avant de murmurer :

— Ai-je bien entendu ?

— Oui, se contenta-t-il de répondre.

Si elle n'était pas dans les mêmes dispositions, il ne voulait pas le répéter. Elle laissa le silence s'installer quelques secondes avant de lâcher la phrase tant attendue :

— Moi aussi, je t'aime.

Erwan avait senti une grande sérénité l'envahir. Sur le coup, il n'avait pas pensé à accorder à son court mutisme une autre signification que le plaisir de faire durer le suspense. Quelques mois après, quand il avait découvert la trahison d'Élodie, il s'était dit que ce léger silence représentait probablement la marque d'un reste d'honnêteté, une hésitation avant de tomber dans un mensonge éhonté.

À partir de ces déclarations communes, leur vie s'était emballée. Ils avaient décidé de vivre ensemble et Élodie avait rapidement trouvé un poste dans une entreprise brestoise. C'est ainsi que quatre mois après leur rencontre, Élodie posait ses cartons et ses valises dans l'appartement d'Erwan. Avec enthousiasme, ce dernier lui libéra de la place dans les placards et l'incita à proposer les agencements qu'elle souhaitait. Il voulait qu'elle s'approprie les lieux et qu'elle se sente chez elle. Il découvrait le plaisir de la retrouver tous les soirs quand il rentrait à son domicile. Il appréciait la joie de partager le quotidien. En fait, il aimait tout avec elle ! Plus les jours passaient, plus il était amoureux. Il n'imaginait plus son existence sans elle.

Il se situait à ce paroxysme de ses sentiments quand un soir de juin, il rentra chez eux une heure plus tôt qu'à l'accoutumée. Il savait qu'Élodie devait être présente, il voulait la surprendre. Il pénétra très discrètement dans

l'appartement. Ne la trouvant pas dans le salon, il se dirigea sur la pointe des pieds vers leur chambre. Avant de voir, il comprit, en entendant des soupirs. A posteriori, il n'avait jamais réussi à se souvenir de la raison pour laquelle il avait continué à progresser. Il était anesthésié. À ce stade, il ne ressentait rien. Par la suite, il s'était persuadé qu'il avait poussé la porte de la chambre parce qu'il voulait visualiser ce qu'il avait déjà deviné. Il ne s'attendait pas au spectacle qui s'offrit à lui. Couchée sur le dos, Élodie gémissait de plaisir. Penchée sur son entrejambe, Caroline, d'une langue experte, s'appliquait à l'amener vers la jouissance. Erwan resta tétanisé plusieurs minutes sur le pas de la porte avant que les deux femmes ne s'aperçoivent de sa présence. Dans un mauvais film, ce type de scène est souvent joué avec beaucoup d'agitation et de cris. Mais ce ne fut pas le cas. Élodie et Caroline ramenèrent le drap sur elles calmement et Erwan se figea. Le silence s'éternisa. Après un laps de temps indéfini, Erwan quitta l'embrasure de la porte et regagna le salon. Très rapidement, il entendit des pas : Caroline s'éclipsait. Ses pensées tournoyaient. Un affreux pressentiment l'envahissait. Il ne bougea pas. Élodie apparut et s'installa face à lui. Elle se taisait. Erwan ressentit le besoin immédiat qu'elle lui confirme ce qu'il commençait à entrevoir :

— Ce n'est pas ta cousine ?

— Non, c'est mon amie.

— Tu es lesbienne ?

— Oui.

— Mais alors pourquoi ? Pourquoi as-tu joué cette comédie avec moi ?

— Caroline et moi voulons un enfant.

Médusé, Erwan la regarda :

— Je vis un cauchemar ! Tu essaies de me dire que tu as fait semblant de m'aimer depuis six mois en espérant tomber enceinte ?

— Oui !

— Tu te moques de moi ! Comment as-tu pu te servir de moi aussi odieusement ! J'imagine que si tu es toujours là, c'est que tu n'as pas réussi ?

— Non.

— Caroline et toi êtes diaboliques ! Je suppose que si cela avait marché, tu ne m'aurais pas informé.

— Tu as raison. J'aurais gardé le silence et je serais partie avec Caroline.

Erwan s'était tu. Son monde s'écroulait. Il était trompé deux fois. Élodie ne l'aimait pas, mais elle n'aimait pas non plus les hommes ! Prostré sur le canapé, il ne vit pas qu'Élodie quittait la pièce. Ce n'est que plusieurs minutes plus tard, quand elle se posta devant lui, un grand sac de voyage en main, qu'il sortit de son marasme :

— Tu pars ?

— Je crois que c'est préférable.

— Oui, absolument. Je ne pensais pas qu'une telle manipulation soit possible. Tu es monstrueuse ! Une dernière question : tu ne m'aimes pas du tout ?

— Tu es l'homme que j'aime le plus, mais je suis désolée, je ne suis absolument pas attirée physiquement par toi ni par aucun autre représentant de la gent masculine. J'espère que tu pourras me pardonner.

— Je ne crois pas.

Il ne l'avait pas accompagnée. Il ne pouvait pas lutter. Si elle l'avait trompé avec un homme, il aurait pu tenter de la reconquérir. Il se serait battu à armes égales, mais là, le combat ne pouvait pas exister. Les premiers jours, il se saoula pour endormir sa souffrance. Puis, dans les semaines qui suivirent, il se noya dans le travail et les sorties. Il accepta tous les reportages qui l'amenaient le plus loin possible de Brest. Il fuyait les locaux du journal, il ne souhaitait pas rencontrer Caroline. Au fil des semaines, il s'aperçut qu'il avait voulu occulter tous les signaux qui auraient pu lui faire ouvrir les yeux. Deux mois après leur séparation, Élodie le contacta pour récupérer les quelques affaires qu'elle n'avait pas pu emporter lors de son départ précipité. Elle lui annonça qu'avec Caroline, elles quittaient Brest pour aller vivre à New York. Il pensait qu'il pourrait supporter de la revoir, mais dès qu'elle franchit la porte de l'appartement, il sut qu'il s'était trompé. Malgré sa duplicité, il était toujours profondément attiré par elle et crevait d'envie de la serrer dans ses bras. Intellectuellement, il lui en voulait terriblement, mais viscéralement, il l'aimait encore. Il s'était promis de ne pas la laisser repartir sans avoir élucidé l'étendue du rôle qu'elle lui avait fait endosser à son insu. Au nom de l'affection qu'elle avait pour lui, Élodie accepta de répondre à sa demande. Il découvrit toutes les embûches auxquelles sont confrontés les couples homosexuels quand ils souhaitent construire une famille.

Caroline et elle vivaient ensemble depuis plus de huit ans. Au bout de quatre ans de vie commune, elles avaient commencé à s'interroger sur le moyen de devenir parents. La France ne leur offrait aucune possibilité légale et leurs

finances ne leur permettaient pas d'opter pour les procédures onéreuses que proposaient d'autres contrées. Caroline n'avait jamais eu de relation sexuelle avec un homme. Ce n'était pas le cas d'Élodie qui avant d'accepter son attirance pour les femmes avait vécu une adolescence conventionnelle. Elles étaient tombées d'accord sur le fait que le plus simple pour enfanter consistait à recourir à la méthode traditionnelle. Elles s'étaient convaincues que de tout temps, les hommes avaient conçu des bébés sans le savoir et sans les élever et que de ce fait, leur démarche ne porterait préjudice à personne. Elle lui assura qu'à aucun moment, elle n'avait prémédité de construire réellement un couple avec un homme, quel qu'il soit, pour aboutir à leurs fins. Elle s'était laissé emporter par la tendresse qu'il lui offrait et par ce désir de grossesse qu'elle n'arrivait pas à concrétiser. Elle se sentait bien avec lui et elle n'avait pas envie de devoir faire l'amour avec d'autres hommes. Elle lui affirma qu'elle aurait réellement souhaité avoir un enfant de lui. Avant de la laisser disparaître définitivement de sa vie, Erwan l'attira contre lui et lui murmura :

— Une dernière fois en toute conscience pour moi et une dernière chance pour toi.

La douleur s'est estompée. Une tasse de café en main, Erwan continue à dérouler ses souvenirs debout face à la baie vitrée. La rade de Brest s'étend devant ses yeux. Tous les bâtiments hétéroclites du port de commerce donnent sur des bassins protégés de la houle par des digues. Les nombreuses grues qui servent à la réparation ou au déchargement des bateaux finissent de transformer ce paysage en une énorme

usine à ciel ouvert. De gros nuages blancs fleurissent le bleu azuréen. Dans le lointain, il aperçoit l'entrée de la rade et deux frégates militaires qui ornent les quais de l'Arsenal. Il aime cette vue. Au départ d'Élodie, il avait hésité à quitter cet appartement qui lui rappelait trop les bons moments passés avec elle. Mais il avait eu l'impression que s'il fuyait, elle aurait gagné. Il s'était répété qu'il allait vite oublier cette relation qui n'avait duré que quatre mois. Mais il avait voulu occulter l'intensité de l'amour qu'il ressentait. Et il constatait que la longueur n'était pas le seul paramètre à prendre en compte. La profondeur de son investissement avec Élodie transformait ces quelques mois en une éternité. Il était détruit et même si le but initial de la jeune femme ne consistait pas à l'anéantir, elle n'avait à aucun moment inclus son hypothétique souffrance dans ses choix de vie. Elle voulait un enfant, elle s'était servie de lui sans se préoccuper de ses sentiments. Il avait décidé de faire place nette de tous les éléments de décoration susceptibles de la lui rappeler et il s'était entêté à vivre dans ce lieu dans lequel il avait élu domicile bien avant de la connaître. Aujourd'hui, dix-huit mois plus tard, il n'était pas convaincu d'avoir fait le bon choix. Il ne parvenait pas à l'oublier : tout, autour de lui, le ramenait à elle. Simplement cette vue qu'ils avaient admirée dans les bras l'un de l'autre de nombreux dimanches matin. Le bruit de l'ascenseur quand il s'arrêtait à son étage arrivait toujours à accélérer les battements de son cœur, il gardait ce réflexe des mois où il avait eu tant de plaisir à la voir rentrer chaque jour. Sans doute aurait-il dû déménager ! Mais quitter cet appartement n'aurait pas été suffisant.

S'il veut guérir, au terme de ces dix-huit mois de manque et d'incapacité à l'oubli, il a compris qu'il faut qu'il cesse d'alimenter sa souffrance. Durant sa relation avec Élodie, il avait pris plaisir à visiter la Bretagne avec elle, il était heureux de lui faire découvrir tous les petits coins de paradis qu'il affectionnait. Il voulait plus que tout qu'elle s'épanouisse dans son pays. Il craignait qu'elle puisse avoir envie de repartir. Il s'était également empressé de lui présenter ses amis. Il l'aimait tellement qu'il s'était ouvert sans limites. Il lui avait tout donné. C'est ainsi qu'aujourd'hui, tous les lieux qui l'apaisaient et toutes les personnes qui l'entouraient avant l'épisode Élodie se sont transformés en des rappels de cette période merveilleuse et trop vite disparue.

Pour la première fois depuis le départ d'Élodie, cette phénoménale gueule de bois l'oblige à mettre des mots sur la dérive de son existence. Il boit, il sort, il couche pour oublier, mais, dans le même temps, il continue à entretenir un mode de vie qui l'empêche de rayer l'image de cette femme de son cœur et de son esprit. Que cherche-t-il ? Il a trente ans, Élodie mérite-t-elle qu'il se détruise ? Elle l'a certainement oublié. D'ailleurs, depuis sa dernière visite, il n'a jamais plus eu de nouvelles et il n'a pas tenté d'en avoir. À New York, Caroline et elle doivent vivre pleinement leur amour. Il y a fort à parier que dans ce pays du Nouveau Monde, elles ont réussi à mener à bien leur projet de bébé. À ce jour, il est probable que la femme de sa vie promène, resplendissante, une poussette sur la cinquième avenue. Et lui, de l'autre côté de l'Atlantique, il continue à se morfondre et refuse d'avancer. La bêtise de son comportement le saisit, il se sent pitoyable. En ce matin de renouveau, ce constat l'électrise. Il quitte sa contemplation et

d'un pas décidé se prépare pour aller surfer. Même cette passion, qui avant l'accaparaît, à cesser de l'intéresser. Il va s'y astreindre à nouveau.

Après deux heures dans les vagues fraîches du Petit Minou, il se sent revigoré. Dès aujourd'hui, il reprend sa vie en main. Il arrête définitivement l'alcool et il se remet au sport. Pour les décisions plus importantes, il sent qu'il doit se retaper physiquement avant de tout chambouler. Le souvenir d'Élodie ne disparaîtra pas, mais il ne veut plus en souffrir. S'investir à nouveau dans une relation risque d'être compliqué, mais il doit essayer de réapprendre à s'aimer. L'instrumentalisation dont il a fait l'objet de la part de cette femme lui a également ôté toute sa confiance en lui. Comment a-t-elle pu se servir de lui à un tel niveau ? Et surtout, comment a-t-il pu être dupe ? Depuis, derrière chaque tentative féminine d'approche affectueuse, il cherche la manipulation. Il arrive à se convaincre qu'elles ne sont pas toutes habitées de mauvaises intentions. Mais il n'est pas persuadé d'avoir la capacité à déjouer les intrigues des plus rouées. Il ne croit ni en lui ni en elles. Il ne donnera sans doute jamais plus toute sa confiance à une femme, mais il commence à imaginer qu'en prenant le temps de découvrir la partenaire idéale, il pourra peut-être retrouver un jour le plaisir de partager. Jamais, plus jamais, il ne se laissera aller comme avec Élodie, mais c'est sans doute un pas de plus vers le monde des adultes qu'elle lui a permis d'effectuer. Il a perdu encore un peu plus de ses certitudes. Maintenant, il a compris qu'une partie de nous reste toujours seule. L'amour symbiotique n'existe qu'avec une mère et dans les toutes premières années de la vie. Après, il faut apprendre à vivre en

solitaire. Cette réflexion l'amène à prendre conscience qu'il n'a pas rendu visite à ses parents depuis plusieurs semaines. Cette attitude est aussi représentative de sa fuite. Il voit sa dérive dans leurs yeux. Ils n'émettent aucune critique, mais ils souffrent de le sentir malheureux. En ce jour de Premier de l'an, il ira dans l'après-midi leur souhaiter une heureuse nouvelle année. Il ne s'étendra pas sur ses bonnes résolutions. La puérilité de ce type de grande décision à ce moment de l'année le fait sourire chez les autres, il ne va pas y souscrire ouvertement. Mais il est persuadé que sa mère saura décoder son nouvel état d'esprit.

2

Strasbourg, février 2009.

En sortant de l'immeuble abritant la chaîne de télévision Arte, Erwan est saisi par la température glaciale. Le climat de cette ville continentale est très éloigné de celui de sa Bretagne. Le soleil d'hiver qui brille dans un ciel uniformément bleu ne suffit pas à réchauffer l'atmosphère. Mais il magnifie la vue sur la rivière, l'Ill, qui borde le quai sur lequel donne le siège de son nouvel employeur.

Bien qu'il se fût promis de ne pas annoncer à ses parents ses résolutions qu'il craignait n'être que des feux de paille, le premier janvier dernier, il s'était laissé aller à leur raconter sa souffrance et son désir d'en sortir. Ces confidences inédites et douloureuses lui avaient apporté un réel soulagement. Sa mère et son père lui avaient avoué leur désarroi devant leur impuissance à l'aider à remonter la pente. Erwan n'avait ressenti aucun jugement, uniquement de l'amour. En les quittant, il savait que maintenant qu'il s'était engagé

ouvertement à reprendre son existence en main, il ne pourrait pas se dédire. Il souffrait toujours du manque d'Élodie, mais il était sorti de l'ornière. Les saouleries et la vie de débauche étaient derrière lui. Très rapidement, il avait ressenti les bénéfices physiques d'un quotidien plus sain. La capacité et l'envie de prendre des décisions étaient revenues. Il avait commencé par chercher une petite maison à acheter près de Brest pour quitter cet appartement plein de souvenirs. Il avait déniché le logis de ses rêves à Plouzané. Le temps de régler les problèmes administratifs et il emménagera dans les trois semaines. Il voulait continuer à vivre au bout de cette terre. Il savait qu'il n'apprécierait pas l'expatriation. Voyager, oui, mais pouvoir revenir à son port d'attache entre chacune de ses aventures, c'est ainsi qu'il imaginait sa vie future.

Toujours fort de son dynamisme retrouvé, il avait décidé qu'il devait également donner un coup de pouce à sa carrière. Il n'avait pas effectué de longues études en sciences politiques suivies d'une école prestigieuse de journalisme pour s'enfermer à la rubrique des faits divers d'un quotidien de province. À trente ans, il voulait que sa carrière décollât. Passionné de politique et d'histoire et désirant continuer à vivre à Brest, il avait étudié toutes les pistes qui s'offraient à lui. Il avait transmis à plusieurs journaux, chaînes de télévision et d'information, certains de ses reportages accompagnés de sa candidature. La semaine passée, quand le service de recrutement d'Arte l'avait contacté, il avait dansé dans son salon. Aujourd'hui, après avoir rencontré l'équipe de direction, il se sentait euphorique. On attendait de lui qu'il proposât et qu'il créât des documentaires dans la veine de ceux qu'il avait transmis avec sa candidature. Il pouvait

retourner en Bretagne et travailler en demeurant dans son havre de paix. Pour faire le point, il devait se présenter une seule journée par mois au siège de la chaîne. En reprenant le train, il fourmillait d'idées. Au fil des kilomètres avalés en traversant la France d'est en ouest, il échafauda différents angles pour aborder au mieux les deux ou trois sujets qui le passionnaient le plus et qui lui semblaient les plus susceptibles d'accrocher l'intérêt des téléspectateurs.

Quelques jours plus tard, après sa séance de surf dominicale, assis sur les rochers de la pointe du Petit Minou, il continue à creuser les pistes de ses reportages futurs quand son regard est attiré par cette bouteille flottant dans cette petite retenue d'eau. Intrigué par le contenu, il tente de l'ouvrir, mais le bouchon résiste. Sa planche sous le bras et la fiole en main, il remonte vers le parking. Le couteau suisse qu'il conserve précieusement dans son véhicule lui permettra de venir à bout de ce capuchon récalcitrant. Après s'être changé, il s'installe dans sa voiture. L'action du tire-bouchon délivre un rouleau de papier qui, une fois déplié, révèle son message qui a traversé les années. Fébrile et médusé, Erwan parcourt les lignes écrites il y a presque trente ans par une Espagnole de soixante ans, Mercedes Montilla. Au terme de sa lecture, envahi par l'émotion, il sait qu'il tient le sujet de son premier reportage. Et ce testament maritime lui en offre un angle d'approche passionnant et inespéré !

3

Espagne, Torre del Mar, juin 1980.

Ceci est l'histoire de ma vie. Ces mots sont adressés à ma fille. Elle ne me connaît pas. Je ne sais même pas si elle soupçonne mon existence. À vous, qui me lisez, je demande instamment de mettre en œuvre tous les moyens à votre disposition pour l'informer. Cette requête peut vous paraître totalement folle, mais à l'heure où j'écris ces lignes, je sais que je suis condamnée. J'ai un cancer en phase terminale. Je n'aurai pas le temps de mener à bien ces recherches. Je ne retrouverai pas mon enfant, mais je veux lui donner une chance de poursuivre sa vie en sachant qu'elle a été désirée et aimée.

Je m'appelle Mercedes Montilla. Je suis née à Torre del Mar en Andalousie le 10 décembre 1920. Quand la guerre civile espagnole a éclaté en 1936, j'étais jeune et insouciante. Je ne m'intéressais pas à la politique. Mon père, Eduardo, qui était ouvrier, s'était enthousiasmé pour la victoire des partis

de gauche lors des élections législatives de février. Ensuite, il s'est impatienté devant le manque de fermeté du Front populaire au pouvoir. Les affrontements entre les groupes révolutionnaires et contre-révolutionnaires étaient de plus en plus nombreux et ouverts. Les conservateurs en profitaient pour discréditer ces nouveaux dirigeants incapables de maintenir l'unité de la nation. Eduardo, qui espérait que ce gouvernement social se penche enfin sur la misère des ouvriers et des paysans du sud de l'Espagne, commençait à se désoler. Les lamentations et les coups de gueule de mon père participaient à m'aider à appréhender la situation précaire du nouveau gouvernement de l'Espagne. Je connaissais l'étendue de notre pauvreté, mais le soleil et la joie de vivre andalouse suffisaient à mon bonheur. En plus des colères d'Eduardo, j'apprenais incidemment à m'ouvrir à une forme de conscience politique grâce aux paroles de mon frère, Rico, de deux ans mon aîné. Il travaillait à l'usine de plomb de Malaga. Il avait commencé par se syndiquer puis il a adhéré au parti communiste. Il ne jurait que par le marxisme et la lutte des classes. Il criait, haut et fort, que les bourgeois exploitaient les misérables. Je l'admirais.

En juillet 1936, les événements ont pris une tournure beaucoup plus dramatique quand les troupes de Franco ont débarqué en Andalousie pour tenter de se saisir du pouvoir. Rapidement, le gouvernement républicain mobilisa des milices ouvrières. Cette décision marqua l'entrée dans la guerre civile de mon pays. Le Front populaire venait d'armer le peuple. Mon frère fut l'un des premiers à se battre. J'étais trop jeune pour participer à ce conflit, mais autour de moi de nombreuses femmes entrèrent dans la lutte. Pendant les deux

années qui suivirent, Rico vécut en grande partie dans la clandestinité. Il arrivait très souvent de nuit chez mes parents, accompagné de ses frères de combat. Ils se présentaient toujours à trois ou quatre et l'un d'eux attira très vite mon attention. Il m'apparut immédiatement comme le meneur. Son charisme n'œuvrait pas que sur moi. Plus tard, j'appris qu'il avait le même âge que mon frère, mais au premier abord je lui attribuai plusieurs années de plus. Josué Péres était né le 15 avril 1918 à Malaga. Il n'affichait plus le corps dégingandé de la fin de l'adolescence. Sa musculature et la barbe de quelques jours qu'il promenait à chacune de nos rencontres lui donnaient une allure mature que mon frère ne possédait pas. Mais sa voix m'avait subjuguée avant même de l'apercevoir. Ces jeunes hommes qui arrivaient à la nuit tombée dans notre maison m'intéressaient au plus haut point. La première fois, je n'avais pas osé pénétrer dans la pièce dans laquelle ils tenaient leur conciliabule. Je m'étais contentée d'écouter, assise dans les escaliers derrière la cloison. J'entendais principalement Josué qui expliquait à ses compagnons la légitimité de leur lutte :

— Le temps exclusif de la politique est terminé. On ne peut plus se satisfaire de se réunir et d'analyser l'état de notre pays. À présent, nous devons entrer dans l'action.

Je n'avais jamais entendu une voix telle que la sienne. Bien que puissante, elle restait veloutée. Elle était empreinte d'une autorité ferme et douce. Je saisis qu'elle lui permettait de s'affirmer sans laisser la moindre place au doute et à l'insubordination. Il continuait :

— Mais nous devons expliquer notre action. Les Espagnols doivent comprendre que nous sommes l'avant-

garde de la liberté dans le monde. Notre combat est fondé. Nous luttons contre la misère, l'injustice et l'exploitation.

J'adhérais profondément au contenu de ce discours, mais en plus, je sentais que cette voix m'envoûtait. J'étais totalement concentrée sur ses paroles :

— Avez-vous conscience que pour la première fois dans l'histoire de notre pays, nous pouvons décider qui nous souhaitons devenir et comment nous voulons vivre ?

J'étais émue par ces mots. Je n'avais pas résisté au désir de voir cet homme à la voix si particulière. J'avais attendu qu'ils sortissent de la pièce et m'étais arrangée pour me trouver juste devant la porte. Sans l'entendre, je l'avais reconnu immédiatement, quand ses yeux dorés s'étaient posés sur moi. J'avais eu envie de passer mes mains dans ses cheveux châtons frisés et ébouriffés sur le front. Sa bouche appelait les baisers. Je venais de tomber amoureuse !

Par la suite, à chacune des visites de mon frère, je m'arrangeais pour m'imposer dans la pièce. J'avais expliqué à Rico que j'étais tentée par les idées communistes et que je voulais comprendre avant de m'engager à leurs côtés. Je ne mentais pas. J'étais attirée par Josué, mais le marxisme me paraissait la voie de la survie pour les miséreux que nous étions. Les années ayant passé, il m'arrive de penser que sans mon amour pour Josué, mon intérêt pour la cause n'aurait pas suffi à me faire entrer dans la lutte ? Je ne le saurai jamais. Je l'aimais et il incarnait le combat. Deux ans plus tard, j'intégrai le groupe dirigé par Josué. Je l'admirais et bien qu'il ne m'ait jamais regardée comme une gamine, il ne tentait aucun rapprochement. Je me sentais frustrée et de plus en plus amoureuse. Comme de nombreuses filles qui

participaient à la lutte, je fus affectée à l'infirmerie. Ce n'est qu'à partir du moment où je vécus en permanence avec les combattants que Josué changea d'attitude à mon égard. Je percevais son regard braqué sur moi. J'avais l'impression de le croiser beaucoup plus souvent que les autres membres de notre section. Je me persuadais que ce ressenti naissait de mon attirance pour lui. Les autres hommes, je ne les voyais pas. Nous vivions en complète clandestinité dans une ferme isolée. Depuis l'invasion de l'Andalousie par les nationalistes et les massacres qui s'en étaient suivis, j'avais perdu mon insouciance de jeune fille. J'avais peur. Quand nous avons reçu l'ordre de quitter le Sud pour rejoindre les brigades internationales qui se battaient à Madrid ou en Catalogne, je fus soulagée. Les républicains tenaient bon dans ces contrées. Ici, la mainmise des rebelles nationalistes me terrorisait. Rico fut affecté dans un bataillon qui défendait Barcelone et je pris, avec l'autre moitié de notre groupe et Josué, la route vers Madrid. L'absence de mon frère et les dangers de ce déplacement à travers notre pays à feu et à sang ont obligé l'homme que j'aimais à sortir de sa réserve. Il ne me quitta pas d'une semelle et un soir au bivouac sans que nous ayons échangé un seul mot, la tension qui régnait entre nous lui fit lâcher prise, il m'embrassa passionnément. Nous subissions une époque tellement troublée que la réalité d'un jour pouvait être très éloignée de celle du suivant. Moins d'une semaine après ce premier baiser, je me donnai à lui. Nous ressentions l'urgence de vivre et de nous aimer. D'avoir osé poser ses lèvres sur ma bouche l'avait libéré et nous rattrapions à grande vitesse nos silences des années passées. C'est ainsi qu'il m'apprit qu'il était tombé amoureux dès la première fois

que nos regards s'étaient croisés. Depuis, il avait rongé son frein. Il craignait de m'effaroucher, j'étais jeune. Il se méfiait également de la réaction de mon frère, mais cette guerre qui n'en finissait pas lui avait confirmé l'urgence de nous aimer.

Quand nous sommes arrivés à Madrid, malgré la désolation de ce conflit, j'étais presque heureuse, je retrouvais ses bras tous les soirs. Nous refaisions le monde et extrapolions des projets d'avenir. En début d'année 1940, je compris que j'étais enceinte. Dans la situation dans laquelle nous survivions, nous aurions dû ressentir cette nouvelle comme une catastrophe, mais même pas, nous étions heureux.

Notre bonheur a cessé brutalement le 28 mars 1940. Madrid est tombé devant les troupes franquistes. Je n'ai pas su ce qui avait pu arriver à Josué. Était-il encore de ce monde ? Pour ma part, je fus arrêtée et torturée. Après être passée entre les mains de mes tortionnaires, j'étais détruite, mais toujours enceinte. Je commençais à sentir bouger cette vie en moi. Il fallait que je m'accroche, je devais vivre. Dans la prison de femmes, nous étions plusieurs dans le même état que moi et d'autres avaient été internées avec leur gamin. Chaque matin, nous comptions les fausses couches et les bébés morts dans la nuit. Nous étions entassées dans des cellules à même le sol dans le froid et la crasse. La nourriture que nous recevions consistait en un bouillon et un croûton de pain journalier. J'étais emprisonnée à Madrid. Je ne disposais d'aucune information sur ce qui se passait à l'extérieur. Progressivement, sur toute la durée de 1940, notre régime de détention s'est adouci. Nous avons été placées à quatre par cellule et nous avons reçu des

couchettes. Celles d'entre nous qui avaient des bébés de moins de trois mois pouvaient les garder avec elle la nuit. Au-delà, les enfants étaient retirés à leur mère de 21 h à 6 h. J'aurais voulu pouvoir retenir mon petit dans mon ventre. J'avais peur de ce moment où, lorsqu'il serait détaché de moi, des mains étrangères pourraient me l'arracher. Mais la nature ne proposant pas cette alternative, ma Faustina vit le jour le 11 octobre 1940. Le personnel qui gérait la prison des femmes était principalement composé de religieuses. Ces femmes qui n'avaient jamais enfanté n'offraient que peu de douceur aux jeunes mères. J'avais enduré pire qu'un accouchement lors des tortures après mon arrestation, mais je remerciai la nature de m'avoir permis une délivrance sans trop de douleurs. Par la suite, je compris que ces nonnes exécraient les communistes. Pour elles, nous étions des suppôts de Satan et mon régime d'incarcération ne fut jamais facilité par ces femmes qui pourtant prênaient l'amour.

Une nouvelle vie commença avec Faustina collée à moi. Je devais continuer à travailler aux cuisines ou au ménage, mais j'étais autorisée à porter ma fille dans mon dos et à m'arrêter pour l'allaiter. Nos rations alimentaires, bien que toujours aussi mauvaises, avaient augmenté. Je me forçais à me nourrir pour pouvoir fournir le lait nécessaire à la croissance de Faustina. Je ne vivais que pour elle. J'essayais de ne pas penser à l'avenir. Mais trois mois passent très vite, et quand, au début de l'année 1941, les nonnes m'obligèrent à leur confier mon bébé après la première tétée du matin, je hurlai en m'y accrochant. Mes compagnes de cellule essayèrent de me calmer en m'assurant que ma fille

retrouverait ma chaleur quatre fois dans la journée. Depuis un an, je vivais avec ce bébé en moi ou collé contre mon corps. Depuis sa naissance, quand je ne la portais pas dans mon dos, elle était dans mes bras ou contre moi, couchée dans mon lit. J'entendais sa respiration en permanence et je me saturais de sa chaleur. J'ai vécu les premiers jours loin d'elle comme une véritable torture. J'avais le sentiment de manquer d'air. Les nuits solitaires se révélèrent encore plus douloureuses. À cette souffrance intense s'ajoutait l'ignorance du lieu où et de la manière selon laquelle ma fille passait ses journées. Les religieuses ne nous donnaient aucune information. Nos enfants ne nous appartenaient pas. Les révoltes des prisonnières étaient cassées par une privation de quelques jours de leur bambin. Nous nous taisions et nous subissions. Sur nous toutes planait une épée de Damoclès : les femmes dont les gamins atteignaient leur première année disparaissaient. Nous ne savions absolument pas si elles gardaient leur bébé ou non avec elles. Étaient-elles transférées dans un bâtiment annexe mieux adapté aux enfants plus âgés ou séparées de leur bambin et expédiées aux quatre coins du pays ? Toutes les rumeurs les unes plus atroces que les autres circulaient entre nous.

Après un simulacre de procès, j'avais été condamnée à perpétuité. Les franquistes ne pouvaient même pas me reprocher de morts d'hommes, mais j'avais compris que seule mon étiquette de communiste justifiait de protéger la société d'une femme corrompue telle que moi. Je ne me berçais pas d'illusions, je n'élèverais pas ma fille, mais j'espérais la garder le plus longtemps possible près de moi. Et je crois que

quelque part, je rêvais encore que les républicains reprissent le dessus et que je fus libérée.

En octobre 1941, Faustina m'offrit ses premiers pas et le lendemain, à l'heure habituelle à laquelle elle m'amenait ma fille, la gardienne m'ordonna de la suivre. Je connaissais la procédure, plusieurs de mes camarades de cellule avaient vécu la même situation avant moi. Je compris que je partais définitivement, mais je ne savais pas pour où et surtout si mon bébé m'accompagnait. J'embrassai mes compagnes et, mon maigre baluchon en main, je suivis cette nonne inexpressive. Rapidement, je grimpai dans un camion. Toutes mes questions sur le sort futur de ma fille restèrent sans réponse. Nous étions quatre femmes dans le véhicule et nous espérions toutes que nos enfants nous attendaient à destination. Au fil des kilomètres qui nous éloignaient de Madrid, ma confiance s'amenuisait. Après dix heures de voyage, en descendant du camion, je compris que j'étais revenue chez moi. Le bâtiment qui s'étalait devant moi était la prison de Malaga. Je n'imaginais pas que ma fille ait pu me précéder dans ce lieu. Je l'avais eue dans mes bras la veille à 22 h. Au mieux, elle pourrait arriver dans quelques jours. Ici aussi, les religieuses tenaient la barre et elles ne se montraient pas plus tendres ni plus loquaces qu'à Madrid. Toutes mes questions sur Faustina se heurtaient à leur mutisme. Comme dans le premier établissement, nous étions quatre par cellule. Mes compagnes étaient celles avec qui j'avais effectué le voyage. Toute la nuit, nous avons essayé de nous rassurer réciproquement : nous verrions certainement nos enfants le lendemain. Ce n'est qu'au petit matin, quand nous avons été affectées chacune à un poste de travail et que nous avons pu

échanger discrètement avec les détenues présentes dans cette prison depuis plus longtemps, que l'espoir nous a quittées. Je me suis évanouie. Revenue à moi sous les gifles des religieuses, j'ai hurlé ma détresse et me suis débattue. À quoi bon vivre si j'avais définitivement perdu mon enfant ? Pendant dix jours, je suis restée au cachot. Je ne mangeais pas, je ne me levais pas. Je voulais disparaître, mais à vingt ans ma résistance physique me trahissait. Avant que j'arrive à mourir de faim, mes gardiennes m'ont amenée à l'infirmerie et m'ont menacée de m'alimenter de force. J'ai cessé de me battre. Mon corps luttait pour vivre, mais mon cœur s'éteignait et se vidait. J'avais perdu la liberté, l'homme de ma vie et le plus terrible, mon enfant. La méchanceté des religieuses continua à m'atteindre quand elles m'informèrent quelques mois plus tard que les gains issus de mon travail de couture au sein de la prison permettaient de participer à l'éducation de mon enfant. Pendant de nombreuses années, elles me rappelèrent à mes obligations vis-à-vis de ma fille par ce biais. Je n'ai jamais su si effectivement cet argent facilitait la vie de ma Faustina ou s'il s'agissait uniquement d'un moyen de pression odieux utilisé par ces femmes foncièrement mauvaises. Dans le doute, j'ai toujours tenté de travailler au mieux pour apporter une quote-part peut-être totalement illusoire au bien-être de ma fille.

Il y a quelques mois, après quarante ans passés derrière ces murs, le médecin de la prison m'a diagnostiqué un cancer déjà très avancé. J'avais senti la fatigue m'envahir et des douleurs diffuses dans tout mon corps, mais je n'avais pas jugé utile d'en parler aux gardiennes. Par principe, elles estimaient à chaque fois qu'une plainte leur était transmise

que la détenue essayait de tirer au flanc. Depuis très longtemps, j'avais décidé de refuser de leur offrir une raison de plus de m'humilier. Un matin, au moment de prendre mon poste derrière ma machine à coudre, je me suis effondrée. Le praticien qui officiait dans la maison d'arrêt ne jugea pas utile de me ménager. Je n'étais qu'une prisonnière. Il m'annonça qu'il me restait moins d'un an à vivre. Cette nouvelle ne m'effraya pas. J'étais morte quand on m'avait arraché Faustina. Très rapidement, dans les semaines qui suivirent, les religieuses m'informèrent que j'allais être libérée. Une place m'attendait à la maison de retraite de Torre del Mar.

Je retrouve la possibilité de décider de ma vie, alors que celle-ci me quitte à grands pas. Je vis dans mon village d'origine, mais je ne reconnais plus rien et toutes les personnes que j'aimais ont disparu. Je ne sais pas ce qui est arrivé à Rico. J'ai trouvé la tombe de mes parents dans le cimetière. Je suis épuisée. Les autres vieillards qui m'entourent me racontent les événements qui se sont passés depuis quarante ans, mais je n'essaie même pas de m'y intéresser. J'aurais tellement voulu pouvoir serrer ma fille dans mes bras une dernière fois. Depuis de nombreuses années, son image s'est estompée. De toute façon, ce bébé que j'ai tant aimé n'existe plus. La femme de quarante ans qui vit probablement quelque part en Espagne sans me connaître n'a plus rien à voir avec ma petite Faustina. Mais au-delà de l'absence, je veux lui transmettre mon amour.

Vous qui me lisez, je vous en conjure, ne laissez pas ce message mourir. Nous sommes des milliers de femmes et d'enfants à avoir vécu cette tragédie sous le franquisme. Je

rêverais que ma fille connaisse son histoire, mais je crois également que mes compatriotes et même toute l'Europe doivent être informés de ces crimes commis par l'État espagnol avec la collaboration intense du clergé.

Ma Faustina, j'espère qu'un jour, tu liras ces lignes. Je te transmets tout mon amour.

Bretagne, plage du Petit Minou, février 2009.

La lettre devant lui, Erwan est abasourdi. Le récit de cette femme le bouleverse. Il est éberlué que ce document, qui lui ouvre une piste passionnante pour son prochain reportage, lui soit tombé entre les mains par hasard. Il ne doute pas d'être la personne idéale pour mener à bien les recherches que sollicite Mercedes. À travers les années, cette femme, sans le savoir, lui offre un sujet passionnant et la possibilité de s'éloigner temporairement de la Bretagne. Il retrouvera Faustina !

Enthousiasmé par ce projet, Erwan rentre chez lui et se lance immédiatement dans une seconde lecture. Il veut analyser tous les éléments tangibles que contient cette lettre. Il s'en servira pour commencer son enquête. Il constate qu'il dispose des nom et prénom de la détenue et de ceux de sa petite fille ainsi que des date et lieu de naissance des deux femmes. Les deux prisons consécutives dans lesquelles a été

incarcérée Mercedes représentent des informations importantes. Il sait également qu'elle a dû mourir à Torre del Mar après juin 1980 et probablement y jeter la bouteille à la mer. Il a connaissance du nom et prénom du père de l'enfant et du lieu où Mercedes l'a vu pour la dernière fois et où elle a été arrêtée. Dans le récit de cette femme, il est également précisé que ce sont des religieuses qui lui ont arraché son bébé en prison. Malgré ces différents indices, il ne pourra mener à bien ses recherches dans ce pays étranger qu'avec le soutien d'une personne possédant la nationalité espagnole. Sans cette aide, de nombreuses portes risquent de lui rester fermées.

Pour lui, l'Espagne s'incarne dans Lucia, cette impétueuse Madrilène qu'il a connue lors de ses études de journalisme. Elle avait choisi d'effectuer sa dernière année en France. Il se souvient de sa première entrée dans l'amphithéâtre. Il était déjà assis avec quelques amis et son regard avait été attiré par cette petite femme à la peau ambrée, aux grands yeux noirs et à la longue chevelure aussi sombre que ses pupilles, qui hésitait au milieu des marches de la salle. Elle semblait perdue. Il l'avait observée quelques secondes et bien qu'il ne fût pas coutumier de ce genre d'acte, il s'était levé et s'était dirigé vers elle. Il lui avait tendu la main :

— Bonjour. Moi, c'est Erwan ! J'ai l'impression que tu ne connais personne ici !

Elle n'avait pas hésité à s'approcher :

— Effectivement, je débarque.

Immédiatement, son accent chantant l'avait charmé :

— J'entends le soleil dans ta voix. Espagnole ou Italienne ?